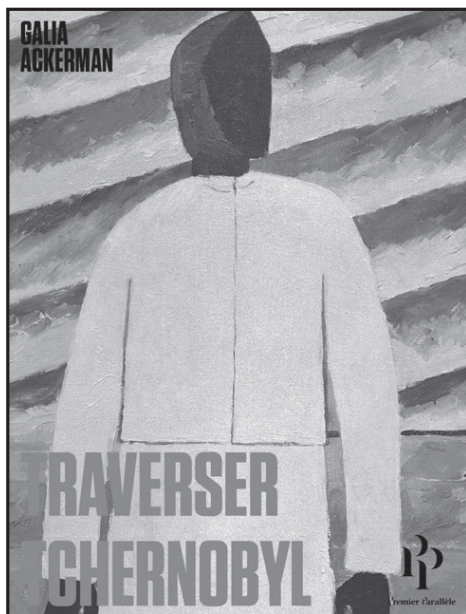


TRAVERSER TCHERNOBYL

DE GALIA ACKERMAN

Il y a 30 ans, le 26 avril 1986, se produisait l'épouvantable catastrophe nucléaire de Tchernobyl dont l'étendue et les conséquences ont été longtemps soigneusement dissimulées pour ne pas affoler les populations, aussi bien les Ukrainiens puisque Tchernobyl est à cent vingt kilomètres de Kiev, que les Russes et Biélorusses voisins et même plus loin, dans une moindre mesure, les Scandinaves, Baltes, Italiens, Français etc.



En commençant le livre de Galia Ackerman, je me suis souvenue d'un film franco-ukrainien «La terre outragée», sorti en 2011. Cette œuvre de la cinéaste Michale Boganim nous montre un charmant jeune couple Anya et Piotr, qui vient de se marier le 26 avril 1986, quand commence à tomber la pluie radioactive. Ils sont à Pripiat, la ville construite à deux kilomètres de la centrale pour y loger son personnel. Le jeune marié est envoyé éteindre l'incendie qui s'est déclaré, il ne reviendra jamais. Dix ans plus tard, Anya est devenue guide touristique chargée de faire visiter la ville fantôme de Pripiat. Eh oui ! cela paraît bizarre, mais Tchernobyl est devenu un site qui se visite ! Et Galia Ackerman nous décrit les incursions qu'elle y a effectuées, toujours avec un guide tout de même.

Nombreux sont les livres écrits sur cette catastrophe. Svetlana Alexievitch, prix Nobel de littérature 2015, a minutieusement enquêté auprès de ceux qui ont été les témoins du drame ou des membres de leur famille. Selon son habitude journalistique, elle a effectué un grand nombre de reportages et ceux qu'elle cite dans «La supplication» sont terrifiants. On a du mal à supporter le récit des souffrances physiques et psychologiques des interviewés.

Je ne crois pas qu'il soit encore nécessaire de

présenter Galia Ackerman. Je rappellerai juste que cette grande historienne, née en 1948 à Moscou et dont la moitié des ascendants était ukrainienne, a émigré en Israël en 1973, puis en France en 1984 où elle a été naturalisée française, et que c'est à la Sorbonne qu'elle a obtenu son doctorat d'histoire. Elle est également traductrice (entre autres elle a traduit en français des ouvrages de Svetlana Alexievitch, Anna Politkovskaïa, Viktor Pelevine...), journaliste, directrice de collections et a publié elle-même de nombreux articles et livres sur la Russie et l'Ukraine. Elle s'est intéressée depuis longtemps aux conséquences du drame de Tchernobyl et a écrit plusieurs ouvrages à ce sujet. En 2006, elle a été, à Barcelone, commissaire de l'exposition «Il était une fois Tchernobyl» (du 16 mai au 8 octobre). «Traverser Tchernobyl» est paru en février 2016.

Galia Ackerman a pénétré pour la première fois dans la zone interdite en 2004. Elle-même se réfère au célèbre film de Tarkovski «Stalker» montrant une *zone* qui n'est pas, comme dans l'acception de son premier sens dans l'ex-URSS, le périmètre des goulags, mais un endroit hors du temps et de l'environnement ordinaire, un lieu qui secrète une impression d'effroi et aussi de curiosité. Bien sûr, on ne pénètre pas là comme à Herculanium ou à Pompéi en ayant simplement acheté son billet d'entrée. Il faut, pour y être accepté, des autorisations spéciales et un guide qui s'attache à vos pas. Pour en sortir, il est nécessaire de passer un test de radioactivité. Selon les endroits, la contamination vient du plutonium, du mercure, du césium-137, du strontium-90, elle est plus ou moins forte, parfois une seule poussière peut s'infiltrer dans l'organisme et y produire

des dégâts irréversibles. En effet, ce qui rend le mystère de cette région aussi pesant est que le danger est inodore, incolore, complètement invisible mais omniprésent, ce qui provoque le



malaise de notre visiteuse.

Munie des habilitations nécessaires et accompagnée de son guide, Galia Ackerman visite Pripiat qu'elle appelle *Pompéi soviétique*, la ville située dans une belle nature de forêts et de rivières où il faisait bon vivre : certains immeubles étaient décorés de faïences et de fresques, les habitants profitaient d'un cinéma, d'une salle de sport, de magasins nettement mieux achalandés que dans le reste de l'U.R.S.S. Pripiat est maintenant une ville fantôme, tout comme Tchernobyl-2, la ville de *l'Arc*, radar destiné à la détection précoce des forces balistiques de l'OTAN. Ne pas confondre Tchernobyl-2 avec Tchernobyl. Il est intéressant d'apprendre, qu'en U.R.S.S., existaient des villes secrètes, *fermées*, qui ne figuraient même pas sur les cartes et que, pour les désigner, on les appelait par le nom de la ville la plus proche suivi d'un chiffre. Elles étaient dirigées directement par le KGB. Galia Ackerman précise que quarante-quatre villes de cette sorte (construites près de sites stratégiques) existent encore en Fédération de Russie. *L'Arc* ayant besoin de beaucoup d'éner-

gie n'était pas loin de la centrale de Tchernobyl et, pour loger les techniciens qui travaillaient au radar et leur famille, on avait construit Tchernobyl-2. Tous étaient tenus au secret, ne pouvaient pas se rendre à l'étranger et avaient même besoin d'une autorisation spéciale pour sortir de la ville. En échange, les conditions de leur vie matérielle étaient très avantageuses. Le radar avait été arrêté en 1982 pour être modernisé, il devait reprendre ses activités en été 1986 quand est survenue la catastrophe du mois d'avril. Il n'est même pas possible aujourd'hui d'approcher la zone du radar tant les tonnes de métal qui le constituaient sont contaminées et Tchernobyl-2 est aussi déserte que Pripiat.

Par contre, Tchernobyl compte des habitants, des gens qui viennent y travailler de façon épisodique et d'autres, souvent âgés, qui ont voulu revenir chez eux. Il est alors étonnant de constater que, bien qu'ils sachent que tout est contaminé, ils n'en ont cure et mangent avec un beau fatalisme les champignons, les baies, les poissons de la région. Certains habitants révèlent que, même avant le 26 avril 1986, l'environnement était déjà radioactif, alors un peu plus ou un peu moins ! Ceux-ci ne peuvent nuire qu'à eux-mêmes et agissent en connaissance de cause, mais il est choquant d'apprendre que des braconniers tuent des sangliers ou d'autres animaux radioactifs et vendent leur viande à des boucheries industrielles qui la commercialisent dans des steaks hachés ou du saucisson. J'évoquerai à nouveau une œuvre cinématographique, « L'année du chien » de Sémion Aranovitch, sorti en 1997. On y voit un couple arriver dans un village abandonné à la hâte par ses habitants à la suite d'une catastrophe nucléaire. Des hommes équipés de sortes de masques à gaz viennent subrepticement faire main basse sur des stocks

de riz et de sucre pour les revendre ailleurs. La nature y est belle, remplie de fleurs, mais le dosimètre ne cesse de sonner.

En fait, les radiations n'arrivent pas chez les gens sains que par la chaîne alimentaire. Des pillards volent les métaux dans les maisons désertées (des radiateurs, des fils électriques) ou d'autres objets, mais aussi du fer et de l'acier venant d'engins et de résidus des travaux de liquidation. Ils coupent du bois dans les forêts pour en faire des meubles ou du parquet et tout cela est ensuite vendu dans le pays, répandant la radioactivité chez des gens qui ne s'en doutent pas.

Les engins et les outils utilisés au cours des opérations de liquidation ainsi que d'autres déchets radioactifs sont stockés dans des tranchées, parfois provisoires, réparties dans la zone. Une carte de l'Ukraine, au début du livre, nous montre l'emplacement de divers villages visités par Galia ainsi que de certains de ces lieux d'enfouissement. Normalement, il doit y avoir, au fond de la fosse, une couche d'argile épaisse d'un mètre, mais si elle se fissure la radioactivité peut pénétrer dans les nappes phréatiques. On imagine bien le coût de tous les travaux nécessaires pour endiguer les conséquences de la radioactivité. Or l'Ukraine est un pays pauvre et on peut se demander si tous les moyens indispensables sont bien mis en œuvre.

Galia Ackerman s'intéresse au sort de ces paysans qui ont été violemment chassés de leur foyer contaminé. Quelques-uns y sont revenus, car ils ne conçoivent pas de vivre ailleurs. Notre enquêtrice a visité plusieurs de ces villages autour de Tchernobyl et rencontré certains de ces rares habitants qui s'y cramponnent. Ce sont spécialement des femmes, de vieilles *babouchkas* dont la détermination suscite l'admiration. Etre transplantées dans une banlieue morose

ou dans un village inconnu qui serait peut-être aussi contaminé que le leur : c'est cela la mort. Au moins, ici, elles sont chez elles, entourées de la superbe nature où elles ont toujours vécu. Elles prennent soin de leur potager, de leur intérieur méticuleusement tenu. « *Il est dangereux d'ingérer des aliments contaminés ? Mais boire de la vodka aussi est mauvais, et nous en buvons* », disent-elles en riant.

Les biens abandonnés par les habitants partis à la hâte n'ont pas été récupérés que par des voleurs. Des chercheurs et des ethnographes se sont intéressés aux témoignages de la vie des habitants évacués. Ils ont recherché les objets, procédé à leur décontamination pour ensuite les exposer où ils pouvaient : un Institut, des entrepôts... Galia Ackerman a ainsi pu voir, entre autres, des coffres, des jouets en bois sculpté, des broderies, des samovars, des photos, des icônes, des tableaux, souvent admirables : les paysans ukrainiens ont toujours eu le goût du beau. Par l'intermédiaire des ethnographes, Galia a rencontré une grande poétesse ukrainienne Lina Kostenko qui participe aux recherches et elle a eu ensuite accès à l'œuvre d'une talentueuse peintre naïve ukrainienne, Maria Primatchenko, décédée en 1997, qui vivait en territoire contaminé.

La fin du livre nous éclaire sur le parcours de Galia Ackerman et sur les raisons qui l'ont poussée à se passionner pour Tchernobyl. Puis, suit un tableau très clair des événements

: la construction de la centrale nucléaire (commencée en 1971), l'accident du 26 avril 1986, le début de l'évacuation des populations civiles, les travaux de liquidation et l'exploit des *liquidateurs*, les zones contaminées, les conséquences sanitaires.

Il est dommage que Galia Ackerman n'ait pas pu trouver en France un musée qui veuille présenter l'exposition dont elle avait été l'instigatrice à Barcelone en 2006 et qui avait ensuite circulé en Espagne. Son ouvrage livre cependant un tableau assez net d'une des grandes catastrophes de l'humanité. Les pompiers et liquidateurs, victimes directes de l'explosion nucléaire sont morts plus ou moins rapidement après leur mission, les autres victimes ne se comptent pas, mais, aujourd'hui, huit millions de personnes vivent sur cent-soixante mille km² de terres contaminées en Ukraine, en Biélorussie et en Russie.

Babouchka : grand-mère

Liquidateurs : personnel civil et militaire intervenu immédiatement sur les lieux de la catastrophe, mais aussi équipes impliquées dans la consolidation et l'assainissement du site.

MARIE-JOSE SELAUDOUX

« *TRAVERSER TCHERNOBYL* » de
GALIA ACKERMAN Editions Premier
Parallèle, 226 p., 18€